

PROLOGUE

Le soleil se lève sur Eden. C'est le nom que nous avons donné au monde sur lequel nous vivons maintenant. Je vais avoir 105 ans et ma vie arrive à son terme. Je vais aller rejoindre mes compagnons et j'en suis heureux. J'ai eu une vie bien remplie, faite de grands bonheurs, de malheurs aussi. Je suis le seul survivant des Enfants de la Lumière qui quittèrent la Terre. Après moi, il n'y aura plus personne pour raconter l'histoire de ceux qui peuplent Eden. Aussi ai-je décidé d'écrire ces mémoires afin qu'ils sachent, qu'ils comprennent et ne commettent plus les mêmes erreurs que leurs lointains ancêtres, ceux qui, jadis, peuplaient un monde qu'on appelait Terre.

C'est si loin, tout cela, et ma mémoire est parfois défaillante. Il va y avoir quinze ans que je vis sur ce monde, entouré de mes enfants, de mes petits-enfants et de mes arrière-petits-enfants. Ces derniers sont nés sur Eden. Mes enfants et petits-enfants, eux, ont vu le jour dans la gigantesque nef qui nous a amené ici. Mes compagnons y sont morts, pour la plupart.

Il nous a fallu soixante-dix ans pour atteindre notre nouvelle patrie : une vie humaine ! Au reste, le temps importe peu car il n'est qu'illusion : le présent est fugitif, le passé n'existe plus ; seul le futur est réel mais il n'est qu'hypothèses ou supputations.

À l'époque où je suis né, on était incapable de dater avec précision. Pour le Judaïsme survivant, on pensait être en 6269, pour l'Islam, à peu près en 1987, et pour le Christianisme, en 2509. Le peu de croyants qui restait ne savait plus à quoi se référer.

Pour les uns, c'était le temps écoulé depuis la création supposée du monde, pour d'autre, depuis l'Hégire et pour les autres, depuis la naissance d'un Messie. Il y avait bien d'autres datations selon les civilisations et les ethnies. Au reste, cela importait peu. On n'avait plus de repères, hormis ceux des derniers conflits. Il n'y avait plus personne pour guider, pour enseigner. Mis à part quelques-uns, on ne croyait plus en rien.

Les Hauts Lieux des anciennes religions avaient pour la plupart disparu. Il ne restait pratiquement rien du Vatican, anéanti lors du dernier conflit. Lhassa avait été entièrement rasée.

Seul le Kotel, le mur, avait été miraculeusement protégé et quelques vieillards barbus venaient encore y faire leurs dévotions.

« Ce lieu ne peut être détruit car il est celui où réside la Shekinah¹ », disaient-ils lorsqu'on les interrogeait.

La Mecque n'avait pas été épargnée. Il ne subsistait rien, ou presque, de la Kaabah. Sur l'immense place, comme à Jérusalem, quelques vieillards vêtus de blanc venaient s'agenouiller à l'emplacement du lieu sacré.

Selon la datation généralement admise, je suis né le jour du grand solstice d'hiver², comme Mithra, Adonis et Jésus de Nazareth. Mes parents me prénommèrent Temeso³.

Quand je regarde aujourd'hui autour de moi, j'essaie d'imaginer comment devait être la Terre avant que l'homme ne l'ait détruite. Il devait y avoir, comme sur Eden, de vastes forêts peuplées de centaines d'espèces animales, des fleuves et des mers aux eaux transparentes, dans lesquelles évoluaient des milliers de créatures. Mais hélas, sur la Terre, ces visions appartenaient au passé. Il y avait eu le réchauffement climatique provoqué par l'activité humaine. En quelques dizaines d'années, suite à la fonte des pôles, les eaux des océans et des mers étaient montées de plusieurs mètres, forçant les riverains à se réfugier toujours plus loin dans les terres.

Cela avait commencé à peu près cinq cent ans avant ma naissance. Le fossé entre les pays riches et les pays pauvres s'était élargi de plus en plus au fil du temps. La Chine, l'Inde et d'autres pays émergents, après un essor économique sans précédent, et après avoir épuisé en totalité les ressources en énergie fossile au cours des derniers siècles, se retrouvaient exsangues. Elles aussi avaient dû se protéger des « réfugiés climatiques ». Il y avait bien longtemps, nul ne se rappelait exactement quand, qu'ils tentaient de rejoindre les continents, espérant y trouver une hypothétique sécurité.

Il en était de même pour l'Europe et l'Amérique du Nord. Au début, les immigrants furent relativement bien accueillis ; les multinationales et les grandes entreprises avaient besoin de main d'œuvre bon marché. L'afflux massif d'immigrants ne tarda cependant pas à déclencher des conflits et des luttes sociales, d'autant plus que, pour faciliter le transit de la main d'œuvre, on avait aboli les frontières et institué un gouvernement mondial.

Chacun des immigrants avait apporté avec lui sa propre culture. Les croyances, les religions s'affrontaient, renforçant les particularismes, l'esprit communautaire. Chacun se replia sur lui-même. Il y eut de graves conflits, des milliers de morts avec des conséquences que je vous conterai plus loin.

¹ La présence divine

² 25 décembre

³ Le génie du premier décan du capricorne

Il y avait beaucoup plus grave. La Terre se mourait. Puisqu'il faut nous situer dans le temps, adoptons la datation généralement admise. Tout avait commencé au XIXe siècle, puis s'était accéléré au XXe, au XXIe et au XXIIe siècle. On a appelé cette période dramatique le « réchauffement planétaire », dont l'homme était responsable.

Durant ces trois siècles, on avait pollué l'atmosphère par le rejet de gaz toxiques provenant de la combustion des énergies fossiles. À la fin du XXIIe siècle, l'Arctique avait totalement disparu ; les eaux avaient monté de plus de six mètres, noyant la plupart des îles du Pacifique, de l'Atlantique et de l'Océan Indien. L'immigration s'accéléra encore avec la vague de ceux que l'on appela les « réfugiés climatiques ».

Un brouillard constant flottait partout, en grande partie dû à la combustion du charbon dont la Chine et l'Inde possédaient encore quelques réserves et dont elles usaient largement, polluant chaque jour un peu plus l'atmosphère et accentuant l'effet de serre. De nombreuses villes avaient dû être abandonnées. Pékin, Shanghai n'étaient plus qu'un amas de ruines. La Grande Muraille était en partie effondrée.

Les centrales atomiques tournaient à fond, produisant une énergie quasi inépuisable, sous la surveillance constante de techniciens, de spécialistes et, bien sûr, des ordinateurs. Il y avait bien eu quelques « incidents », mais nécessité fait loi. On avait besoin d'elles. Chacun savait que le « risque zéro » n'existait pas. Il fallait faire avec !

À plusieurs reprises, au cours des milliards d'années d'existence de la planète, la vie avait failli disparaître. La dernière grande extinction avait été celle des dinosaures, il y avait environ soixante millions d'années, due à la chute d'un astéroïde. Les grands reptiles avaient cédé la place aux mammifères, qui avaient évolué jusqu'à l'homme. Ces extinctions étaient dues à des événements naturels ; celle, annoncée, de l'Humanité serait le fait de l'homme lui-même.

La Méditerranée n'était plus qu'un lac boueux et puant dont toute vie avait pratiquement disparu. La Corse avait été plus qu'à demi submergée, de même pour les îles italiennes et grecques. Chypre avait été réduite de moitié.

Le gouvernement mondial était assuré par un conseil de Sages représentant, en principe, les différentes ethnies. La présidence était confiée alternativement, pour cinq ans, à un chef suprême issu de l'une des trois ethnies principales, les Blancs ou Occidentaux, les Jaunes ou Asiatiques et les Noirs ou Africains. Bien évidemment, le conseil était assisté d'ordinateurs, bien plus « raisonnables » que les hommes. Ils contrôlaient, à la vitesse de l'éclair, les décisions humaines et rendaient leurs avis. On en tenait compte... ou pas !

PREMIÈRE PARTIE: LE MUR

CHAPITRE PREMIER

Depuis plus de cent ans, des stations orbitales survolaient la planète. Elles servaient d'escale pour les voyages vers Mars et Titan, depuis longtemps colonisés. Sur la Lune elle-même, il existait de véritables cités-relais, protégées par des dômes magnétiques.

Mars comptait environ cent millions d'habitants. On avait mis plusieurs siècles à refaire de la planète un monde habitable. L'eau tirée des profondeurs coulait à flot, des océans commençaient à se former, peuplés de nombreuses créatures, toutes originaires de la Terre. Il y avait des forêts en formation, de vastes cultures. Les animaux terriens s'étaient bien adaptés. Mais les sociologues savaient qu'il faudrait bientôt limiter le nombre des immigrants, faute de quoi l'on verrait se reproduire les mêmes événements que sur la Terre, les mêmes causes produisant les mêmes effets.

Dans les hautes sphères, on voyait beaucoup plus loin. Les regards se tournaient vers Alpha du Centaure et ses nombreux systèmes solaires aux planètes sans doute habitables. En dehors des questions techniques, se posaient des problèmes humains. On estimait la vitesse du gigantesque cargo qui devrait emporter des humaines à environ 26 000 km/s. À cette allure, il faudrait soixante-dix ans pour atteindre Alpha C. Il fallait donc que plusieurs générations s'y succèdent. Les futurs sélectionnés devaient de plus répondre à des critères rigoureux. Le cargo spatial n'emporterait que cinquante couples, capables de résister aux rayons cosmiques et de se reproduire dans l'espace. Car il apparaissait évident que seule la troisième ou quatrième génération poserait les pieds sur une nouvelle Terre. Cela posait des problèmes considérables. Il fallait créer un module reproduisant au plus près la gravité terrestre car on savait que l'apesanteur continuelle mènerait fatalement à la dégénérescence osseuse, musculaire et sans doute neurologique.

Les fœtus seraient systématiquement modifiés génétiquement pour que les futurs enfants puissent éventuellement s'adapter à une atmosphère différente de celle de la Terre. Déjà, on prévoyait que l'Humanité Galactique ne serait plus semblable à la souche terrienne.

On avait donc conçu, dans le plus grand secret, une véritable planète artificielle se déplaçant dans l'espace. Plusieurs modules reproduisaient des scènes de la vie sur Terre. Il y avait des arbres, des fleurs, des animaux, un jour et une nuit, car l'Homme n'aurait pas supporté un éternel confinement sans succomber à la claustrophobie.

Les couples sélectionnés sauraient qu'ils ne reverraient jamais les leurs. Il faudrait d'abord des minutes, des heures, puis des jours, puis des mois pour que l'on reçoive de leurs nouvelles. En cas de péril, il serait impossible de leur porter secours !

Assemblé pièce par pièce en orbite terrestre, l'appareil mesurait près de dix kilomètres de longueur ; il était composé de cinq modules principaux ; dont un entièrement consacré à la robotique et aux ordinateurs directionnels, sous la surveillance d'androïdes spécialisés. Poste de secours, infirmerie et maternité occupaient un second module. Les autres étaient réservés à l'équipage. Hormis les manœuvres de mise à feu et d'atterrissage, les ordinateurs se chargeaient de tout.

Grâce à un système de distorsion de la lumière, les travaux étaient invisibles depuis la Terre. En outre, une cuirasse magnétique garantissait le vaisseau contre une éventuelle collision avec des météorites, contre les orages magnétiques et pratiquement tous les dangers connus et inconnus de l'Espace.

La construction avait demandé plus d'un siècle. Il avait fallu sans cesse reprogrammer les ordinateurs en fonction des nouvelles découvertes et de l'évolution des techniques. Mais maintenant, le temps pressait. Il paraissait difficile, voire impossible, d'apporter d'autres perfectionnements aux instruments de bord, ou bien il faudrait sans cesse retarder le départ. C'était hors de question. D'autant plus que les événements se précipitaient.

Le Grand Conseil Mondial se réunissait. Des nacelles, des cargos, des jets ne cessaient d'atterrir sur le cosmodrome situé en périphérie de l'ancien Paris. Les délégués étaient immédiatement pris en charge par des androïdes qui les amenaient sur les lieux du congrès. Les abords étaient sévèrement gardés, et les robots-machines, aidés des bioniques et des androïdes, avaient beaucoup de mal à contenir la foule qui s'amassait autour du vaste bâtiment.

Selon mon père, qui participa à la réunion, on était en 2509. C'était l'année de ma naissance. Tout ce qu'il ma raconté est resté gravé dans mon esprit et, par moment, je m'imagine que j'étais moi-même présent.

À cette époque, plusieurs centaines de millions d'immigrants s'étaient réfugiés dans les pays occidentaux. Bien peu avaient réussi à s'intégrer, en butte qu'ils étaient à l'animosité de ceux qu'ils appelaient les « Nantis ». À partir de 2100, les conflits n'avaient pas cessé. Il y avait eu des millions de morts. Chacune des communautés s'était repliée sur elle-même. Des sectes avaient vu le jour, prêchant la révolte, appelant au meurtre, au partage des richesses. Le flot migratoire ne cessait pas ; au contraire, il s'accélérait. Sur Terre, le climat avait été

bouleversé. De vastes régions jadis florissantes n'étaient plus que des déserts. L'Afrique, l'Amérique du Sud, et pratiquement tous les anciens pays du Sud-Est Asiatique connaissaient d'épouvantables famines. Des maladies que l'on croyait disparues depuis longtemps resurgissaient. La Terre elle-même semblait rejeter l'Humanité. De terribles ouragans, des tornades, des tsunamis ravageaient le peu d'îles encore émergées. La situation était intenable. C'est la conclusion à laquelle avait abouti la conférence. Les « Nantis » devaient se protéger sous peine de périr.

S'ils ne pouvaient rien, ou presque, contre les catastrophes naturelles, ils devaient agir, et vite, contre ce qu'ils appelaient « l'invasion ».

Le grand ordinateur fut interrogé ; ses conclusions étaient plus qu'inquiétantes. Si la situation actuelle perdurait, les ressources alimentaires de la planète seraient totalement épuisées dans une cinquantaine d'années. Il était hors de question de sauver l'ensemble de l'Humanité. Transporter plusieurs milliards d'hommes sur les planètes colonisées relevait de l'utopie.

L'Intelligence Artificielle tint ensuite de curieux propos que bien peu, parmi les Terriens, comprirent. Selon l'ordinateur, les Entités peuplant l'Astral qui entourait la planète se détournaient d'elle. On avait bien d'autres préoccupations que de s'occuper d'ésotérisme ou d'occultisme, sciences auxquelles bien peu avaient accès. Ce ne fut que fugitif, et les androïdes occultèrent le message.

Moi, Temeso, et vous tous qui peuplez maintenant Eden, savez que ces messages revêtaient une importance capitale, car ces Entités qui nous habitent nous protègent et elles le feront toujours, pour peu que nous ne les oublions jamais.

La salle était comble lorsque le président mondial monta à la tribune. C'était un occidental nommé Andrew, originaire de l'Amérique du Nord et connu pour ses positions extrémistes. Pour lui, les choses étaient simples : les Occidentaux devaient en finir au plus tôt, réagir vigoureusement devant le péril qui les menaçait, stopper immédiatement l'immigration, renvoyer chez eux le surnombre. Et s'ils n'avaient plus de « chez eux »... « C'est leur problème », répondait-il quand on lui soumettait cette évidence. « Charité bien ordonnée commence par soi-même ».

Il régnait un silence de mort quand Andrew prit la parole.

– Je n'irai pas par quatre chemins. C'est nous qui avons apporté la Civilisation au monde.

Quelques rires secouèrent l'assistance. Imperturbable, le président continua en élevant le ton.

– Cette civilisation, que notre société a mis des siècles à établir, est gravement menacée. Des idées pernicieuses se répandent un peu partout. Par ailleurs, plus prosaïquement, nos ressources alimentaires s'épuisent. Il faut mettre fin à cet état de chose. Pour cela, une seule solution : nous isoler !

– Mais comment ? cria une voix dans la salle.

– J'y viens.

Andrew fit un signe et un vaste écran descendit derrière lui. Une carte du monde s'y dessina. Une longue ligne, rouge et sinueuse, séparait les continents.

Andrew ne dit rien. Il saisit une longue baguette et lui fit suivre un moment la ligne.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda l'un des délégués. Qu'est-ce que cela représente ?

– Un mur.

Cette déclaration provoqua un tollé dans la masse des délégués. Andrew ne se laissa pas démonter. Il poursuivit :

– Le temps de la sensiblerie est passé. Nous devons rejeter ceux que j'appellerai les envahisseurs. Le grand ordinateur a suggéré la solution que je vous sou mets. Il nous faut, une fois pour toutes, nous débarrasser des parasites que sont les immigrés, les empêcher de revenir, et d'autres avec eux. Nous allons construire un mur infranchissable pour nous en isoler. N'oubliez pas que la population humaine a augmenté de 300 % en quatre siècles. Les surfaces cultivables et l'élevage, quant à eux, ont diminué de 60 %. Or, ces cultures, ces élevages, se trouvent chez nous ! Nous devons garder pour nous ce qui nous appartient.

– Si, comme vous le préconisez, nous construisons ce mur, nous condamnons à mort la plus grande partie de l'humanité.

– Ce sera eux ou nous, répartit Andrew. La charité n'est plus de mise. Il vaut mieux se couper un doigt que la main.

Dehors, la foule s'agitait. Des pierres furent lancées sur les androïdes-gardiens. Quelques centaines de manifestants tentèrent d'investir le bâtiment. À la hâte, les écrans de retransmission de la conférence furent débranchés. Comprenant que l'on décidait de son sort, la masse des immigrés qui constituait le gros de la foule se rua brusquement.

La répression fut terrible. Les androïdes ouvrirent le feu. Des centaines de corps s'évanouirent en fumée. Comme une marée humaine, la foule reflua, puis repartit à l'assaut, bousculant une partie des androïdes. Mais c'était compter sans les bioniques, qui intervinrent à leur tour. Les lance-flammes entrèrent en action. Une affreuse odeur de chair brûlée empesta l'atmosphère.

À l'intérieur, les discussions continuaient. Les écrans intérieurs ayant été débranchés, on ne savait pas ce qui se passait dehors.

– Nous savons que l'humanité est condamnée à plus ou moins brève échéance. Les colonies de Mars et de Titan sont saturées. De toute façon, il est impossible d'y transférer plusieurs milliards d'hommes. D'après les calculs des ordinateurs, si nous nous protégeons, si nous conservons pour nous nos réserves, si nous contrôlons encore plus sévèrement notre démographie, quelques centaines de millions d'entre nous survivront, dans des conditions difficiles certes, mais qu'il nous faut accepter, pour nous et pour nos descendants.

– Vous préconisez un génocide.

– Pas de grands mots, je vous prie. C'est tout simplement de la légitime défense. Je le répète : ce sera eux ou nous !

Un lourd silence s'abattit sur l'assemblée. Les délégués Africains et Asiatiques savaient que leurs ressortissants étaient directement visés. Ils ne pouvaient l'accepter sans réagir.

L'un d'eux se leva et demanda la parole. À regret, le président la lui accorda.

– Il s'agit là ni plus ni moins que d'une déclaration de guerre. Vous condamnez les nôtres à une mort certaine. De plus, votre plan est totalement déraisonnable. Comment voulez-vous construire un mur d'une telle dimension ?

– C'est notre affaire. Tout a été prévu. Ne me prenez pas pour un monstre : l'Histoire retiendra de moi que j'ai sauvé une partie de l'Humanité.

– C'est de la mégalomanie ou de l'inconscience ! coupa le délégué.

– De quoi vous plaignez vous ? Vous serez épargnés, comme tous ceux présents dans cette salle. Les ordinateurs ne peuvent pas se tromper : ils sont dénués de tout sentimentalisme. Nous devons nous ranger à leur avis ou disparaître.

– Nous disposons, pour nous, du libre-arbitre, à la différence des machines, si perfectionnées soient-elles !

– Quel libre-arbitre ? Nous n'avons pas le choix. Nous sommes dans la situation du renard pris au piège, qui doit s'amputer d'une patte pour survivre.

CHAPITRE II

Bien peu avaient tenu compte des propos de l'Ordinateur. Selon lui, les Entités protectrices de l'humanité se détournèrent d'elle, l'abandonnant aux forces du mal. Mon père faisait partie de ceux qui y croyaient. Il savait que, depuis des milliers d'années, des Sages s'étaient penchés sur les mystères de l'Univers. Il savait, comme eux, qu'une force colossale avait donné naissance au cosmos. Depuis les Assyriens, les Babyloniens, les Égyptiens, les Grecs et même les peuplades d'Afrique et d'Amérique du Sud, on tentait de comprendre.

Comme existaient la matière et l'antimatière, existaient le Bien et le Mal. Des forces inconnues, et pratiquement inaccessibles sauf à certains initiés, étaient en action depuis la nuit des temps. Ces vérités étaient connues aux Indes, en Chine, au Tibet, et se transmettaient de bouche à oreille. On savait que certaines de ces Entités étaient capables de s'incarner, dotant les êtres qui les abritaient de pouvoirs surnaturels. Ces hommes et ces femmes étaient peu nombreux. Depuis des millénaires, ils s'efforçaient de maintenir l'équilibre du monde, mais ils étaient débordés par les forces du mal. Ces créatures éthériques maléfiques n'avaient pas le pouvoir de détruire elles-mêmes l'Homme, mais elles l'influençaient. L'Homme, doué de libre-arbitre, se détruirait par lui-même.

Ainsi parlait Assican, mon père, et je l'écoutais sans bien comprendre. Je sentais cependant, inconsciemment, que j'avais un rôle à jouer, qu'il en était de même pour d'autres dans le monde. Il m'arrivait souvent d'avoir ce que l'on peut appeler des « visions ». Je sentais comme des présences autour de moi.

Depuis des millénaires, la tradition se transmettait, depuis les entités supérieures jusqu'à l'homme. De grandes civilisations avaient vu le jour puis avaient disparu. La plupart du temps, elles avaient succombé à cause de l'inconscience de l'Homme. Ce fut le cas d'Hyperborée, de l'Atlantide, et d'autres dont la mémoire humaine n'a pas conservé le souvenir.

De grands initiés avaient tenté, au cours des siècles, de changer la nature de l'homme. Ils s'appelaient Bouddha, Moïse, Manès, Jésus ou Mahomet, et bien d'autres encore. Tous avaient échoué ! Le monde allait redevenir Tohu-Bohu, comme il l'était au début des Temps.

Andrew poursuivait son discours, tentait de convaincre les récalcitrants.

– Nous avons tous une famille. Verriez-vous de gaieté de cœur vos enfants mourir de faim ? Accepteriez-vous de partager ce que vous n'avez plus ? Ne vous montrez pas plus sentimentaux qu'ils ne le sont. Dans l'ancien continent africain, on procède à des « nettoyages ethniques ». Nous ne préconisons pas cette solution : loin de là ! Nous nous rangeons à l'avis des ordinateurs.

– Il faut procéder à un vote.

– Bien entendu. Je fais donc appel à votre sens des responsabilités. Vous devez donc répondre par oui ou par non à une question très simple : devons-nous nous isoler, nous protéger. Oui ou non.

– Votre question n'est pas complète : vous ne parlez pas des expulsions.

– Cela va de soi, répartit Andrew, haussant les épaules. Le ver est dans le fruit ; il nous faut préserver ce qui reste.

Un lourd silence s'abattit sur l'assistance. Des conciliabules s'engagèrent. La salle était partagée mais, finalement contraints et forcés, les délégués votèrent, à une large majorité : OUI.

Andrew dissimula un sourire : il avait gagné !

Lorsque les délégués sortirent de l'amphithéâtre, la place était nette. Il n'y avait plus aucune trace de l'affrontement qui avait eu lieu quelques heures auparavant. Les robots-machines avaient évacué les cadavres et les androïdes montaient à nouveau la garde. Seule une odeur écœurante de chair brûlée flottait encore. Mais le vent l'aurait vite dispersée.

La révolte n'était pas terminée pour autant.

Lorsqu'Andrew quitta la salle, mon père eut une vision, fugitive mais très nette : une aura noire entourait le corps du président. Il savait que, si au cours des millénaires, depuis même l'apparition de l'Humanité, il y avait des forces du Bien, il y avait également des forces négatives, qui avaient habité le corps de certains hommes, des êtres démoniaques tels que Néron, Hérode ou Hitler. En un éclair, mon père fut persuadé que le président mondial était l'incarnation d'une entité maléfique. Hélas, il ne se trompait pas...

À peine rentré dans son bureau, Andrew décrocha son téléphone. Un mystérieux correspondant répondit aussitôt. Une conversation s'engagea.

– Vous avez les travaux. Vous isolerez tout le site méditerranéen et atlantique.

– Bravo, Président. Les fonds vous seront versés sur le compte habituel dans les vingt quatre heures.

– J’y compte bien ! Cela n’a pas été sans mal…
– N’ayez crainte. Nous en tiendrons compte. Encore une fois, bravo.
Andrew raccrocha, puis composa immédiatement un autre numéro.
– Je vous accorde l’exclusivité de la fourniture de produits alimentaires pour l’Europe, l’Amérique du Nord et les états protégés de l’Asie. Les produits doivent être rationnés. Vous savez comment procéder avec les surplus.
– Bien entendu !
– Ceci est également valable pour les colonies de Mars et de Titan.
– C’est inespéré !
– Vous penserez à moi, comme d’habitude.
– C’est évident ! Nous faisons immédiatement le nécessaire.
Andrew raccrocha. Il esquissa un bref pas de danse en se frottant les mains, puis il éclata de rire. « Ces imbéciles ont fait ma fortune », pensa-t-il. « Cela représente plusieurs millions de mondio, de quoi faire construire une superbe propriété sur Mars ». Car le bon sens lui commandait de quitter la Terre dans les plus brefs délais. Il avait un mois, deux au plus, le temps que les choses se mettent en place.

Dès le lendemain, les procédures d’expulsion se mirent en action. Des milliers d’androïdes et d’humains s’activèrent. Il y eut bien quelques résistances sporadiques mais, dans l’ensemble, tout se déroula pour le mieux. Poussés par le désespoir et n’ayant plus rien à perdre, les rejetés s’attaquèrent à des points stratégiques de première importance. Deux centrales atomiques furent détruites et l’on dût établir à la hâte de bien fragiles barrières de protection.

Rejetés à la mer, des milliers de gens périrent dans la fange de la Méditerranée, ou se noyèrent dans les flots de l’Atlantique, de la Manche ou de la Mer du Nord, sans oublier le Pacifique.

Les ordinateurs équipant les satellites espions révélèrent qu’une sorte de brume noirâtre, striée d’éclairs sporadiques, recouvrait peu à peu les zones dites « à sécuriser ». Elle n’était pas d’origine naturelle. On aurait dit que d’autres amas, lumineux eux, tentaient de la repousser. Puis, de grands éclairs traversèrent l’espace. Les ordinateurs se révélèrent incapables d’en déterminer l’origine. Cela semblait émaner d’un espace « autre », d’un univers inaccessible à la compréhension.

À la frontière mexicaine, c’était le massacre, comme partout dans le monde. La terre elle-même semblait vouloir participer à la tuerie. Des volcans endormis depuis des millénaires se réveillèrent brusquement. Des ouragans se déchaînèrent ; des pluies monstres engloutirent des agglomérations entières. À la folie des hommes s’ajoutait celle des éléments.

Bien à l’abri dans leurs bureaux climatisés, les dirigeants des grosses sociétés agro-alimentaires se frottaient les mains. Les bénéfiques à venir donnaient le vertige. Des milliers d’androïdes furent affectés à la garde des lieux de production. Il fallait justifier les décisions du président mondial, imposer le rationnement pour favoriser les marchés parallèles, source d’énormes profits.

Pris dans la tourmente, les hommes ne réagirent pas. Il y eut bien quelques manifestations de soutien aux « rejetés », bien vite réprimées. Mais les continents « isolés », surexploités depuis des siècles, n’avaient plus rien à offrir. Depuis longtemps déjà, c’était chacun pour soi. Les plus faibles furent abattus. Les autres tentèrent de trouver refuge dans les maigres forêts existant encore. En quelques instants cosmiques, le mince vernis de civilisation disparut. L’homme devint un gibier pour l’homme. Les victimes se transformèrent en bourreaux.

Les murs s’édifiaient, interdisant désormais toute infiltration. Les pylônes, distant de 100 mètres les uns des autres, avaient été installés. Un courant électrique de 50 000 volts circulait entre eux.

La mise en place des tickets de rationnement ne prit que quelques semaines. Bon gré mal gré, il fallait se plier aux nouvelles règles. Les avions-cargos distribuaient parcimonieusement les précieuses denrées dans des centres situés aux périphéries des villes. Sur d’immenses écrans, la foule pouvait suivre les événements ; des haut-parleurs vantaient sans cesse le bien-fondé de pareilles mesures. Si on voulait vivre, il fallait les accepter, dans l’intérêt commun.

Mais on trouvait de tout lorsqu’on avait les moyens de payer. Les mondio s’accumulaient dans les coffres de la Banque Mondiale.